

**Sujet, réel et écriture**  
**dans *Le Nom sur le Bout de la Langue***  
**de Pascal Quignard**

**1 Un sujet sans défense face au réel**

*Le Nom sur le Bout de la Langue* (NBL) est un dyptique constitué d'un conte, qui porte le même titre, et d'un essai, le *Petit Traité sur Méduse*, dont les cinq parties (six en fait) commentent le thème central du récit: l'oubli d'un nom. Rien qu'à regarder les titres de ce dyptique, on s'aperçoit que ce petit traité de 1993 entend établir une connexion entre le phénomène de l'oubli du nom et l'état ou l'instant de sidération, de pétrification, de *stupor*, de désappropriation<sup>1</sup> subjective qui s'empare de celui ou de celle qui a le nom sur le bout de la langue, autrement dit, d'un sujet que le langage a déserté. Quignard écrit dans le second segment du traité:

*Comme celui qui tombe sous le regard de Méduse se change en pierre, celle qui tombe sous le regard du mot qui lui manque a l'apparence d'une statue. (p.56)*

---

<sup>1</sup> Quignard écrit dans *Anagnôsis*: "Ces défaillances propres au *songeart*, ces désertions, ce sentiment d'être débauché par la mort, d'être fasciné par le rien qui est derrière la chose – le verbe **désapproprier** est sans doute ce qui les qualifie le mieux. Ce qui nous dépourvoit tout à coup, nous démet de nos pouvoirs, nous dévête dans la stupeur et nous plonge dans le réel: dans la dépression, dans l'absence de mots, dans la mort" (1990:77; je souligne en noir)

Thème quignardien par excellence, la désappropriation subjective<sup>2</sup> désigne un état dans lequel le sujet est sans défense face au réel. Qu'est-ce que cela veut dire ? L'idée que le sujet déserté par le langage est sans défense face au réel suppose une réflexion sur la relation entre le langage et le réel qui parcourt toute l'oeuvre de Quignard. Il définit la relation entre langage et réel de la façon suivante: le langage est apte à construire une réalité autonome au sein du réel (1994:325). La réalité est donc un ordre linguistique dans lequel la vie humaine prend sens: c'est l'ordre symbolique ou l'ordre de la culture. Le réel est ce qui reste dehors, ce qui n'a pas été pris dans les mailles du symbolique et qui, par voie de conséquence, est *asemos*. Ainsi le réel quignardien est-il antinomique à la réalité et au sens. Cette antinomie supporte tout le traité (p.76), mais je préfère citer un passage de *Anagnôsis*, où le divorce du réel comme vide d'avec la réalité et le sens (ou la réalité comme sens), est explicitement formulé:

*Ainsi ce qui nous dessaisit, ce qui brise l'individuation, ce qui disloque la syntaxe, ce qui met à mal les significations plongent dans le vide, font tomber en petits morceaux la fiction de la réalité. Car le "réel" n'est pas la "réalité extérieure". Moins encore la "réalité intérieure". Le réel n'est ni extérieur, ni intérieur. Il n'est "rien" sinon "cela" quand tout le gel symbolique se craquelle et tombe, quand tous les édifices imaginaires, les états de voix, les relais de signes sont réduits à l'état d'une vapeur. Quand toute la "décoration" est tombée. Quand on cesse de meubler, d'aimer, de penser, de parler, de relancer les corps, des livres et des sons. Le réel, "cela" est l'asymbolique, la mort, l'électroencéphalogramme plat, le vide (1990:82).*

Le phénomène de désappropriation ou défaillance subjective se caractérise par un détachement ou une déconnexion du sujet par rapport au monde du verbe et des significations: il est sans défense face au réel<sup>3</sup>. La désappropriation prend la forme de

---

<sup>2</sup> C'est l'exploitation de ce phénomène qui fait que Bruno Blanckman qualifie les récits quignardiens comme transpersonnels. "Le moi ne s'y peut saisir que dans la fuite, l'échappé hors de ces propres contours, la mise en forme de son autoliquidation. Au moi individualisé et intimisé du récit autofictionnel s'oppose un je impersonnel, un asémantème du récit, en peine de figuration singulière, en veine de prospection variable. L'oeuvre de Pascal Quignard, certains récits de Pierre Michon, tendus entre déni du moi et quête de soi, manifestent une première tendance, culturalisée, du récit transpersonnel" (Blanckman 2000:22).

<sup>3</sup> On dit dans *Carus* que le logos, donc le langage, est un tissu, un voile ou un écran sur la violence de la vie (1979:319) ou le désordre inexprimable qu'il y a sous l'ordre social (1994:325).

plusieurs cas de figure<sup>4</sup> dont celui du nom sur le bout de la langue<sup>5</sup>. Pourtant, pour que cette thématique puisse être considérée comme spécifiquement quignardienne, il faut ajouter qu'elle est toujours développée en fonction d'une réflexion sur l'écriture littéraire. Ce qu'il s'agit d'atteindre ou de cerner c'est l'expérience d'écrire, non seulement le quoi et le comment mais aussi et surtout ce qui est à l'origine de l'écriture. La question à poser est donc celle-ci: quelle est la relation entre la défaillance subjective, représenté dans le cas du *NBL* par l'oubli du nom, et l'écriture littéraire ?

Le lien entre l'oubli du nom et l'écriture n'apparaît pas dans le conte. C'est le traité qui, en déplaçant le thème du nom oublié dans un récit autofictionnel, ou plutôt transpersonnel, pour employer le mot de Bruno Blanckman (cf.n.2), fait du bout sur lequel l'ordre du langage reflue (p.58) le point de genèse de l'écriture. Comme la musique et le langage des enfants (les *infans*: ceux qui ne parlent pas encore), l'écriture habite le défaut de la langue (p.9-10) et c'est pourquoi l'écriture est mise au silence du langage (1998:222). Et si elle est mise au silence du langage c'est parce que le réel, que l'on peut définir comme ce qui advient de la suspension du symbolique, est à son origine.

## 2. Le nom comme défense du sujet

---

<sup>4</sup> C'est le cas des personnages déprimés, mélancoliques, tristes, fous, solitaires, taciturnes, comme Carus, Madeleine, Édouard, Sainte Colombe, l'auteur lui-même et tant d'autres. Ces personnages matérialisent des thèmes de la fascination ou sidération, toujours associé à celui de la prédation que Quignard pose à l'origine de l'humanité: la sidération est celle de la proie face à la gueule grande ouverte du fauve, au vide de ses mâchoires gigantesques et aussi, réversiblement, celle du prédateur un instant avant de bondir sur la proie. C'est l'instant de mort. C'est aussi la fascination de celui ou celle qui regarde un phallus – le *fascinus* – lui-même, dans son érection, pétrifié et indiquant le vide, comme ces statues priapiques.

<sup>5</sup> On trouve des références éparses au motif du nom sur le bout de la langue dans plusieurs textes de Quignard. Il convient néanmoins de référer *Les escaliers de Chambord* comme un roman dans lequel ce motif sert de fil conducteur du récit étant donné que la vie d'Édouard, le collectionneur de jouets, est une recherche incessante d'un nom qu'il avait sur le bout de la langue et qui s'avère désigner un événement traumatique dont les jouets le défendaient. Nous retrouvons ici l'articulation quelque peu différente entre le nom oublié et le réel dont on se défend. En effet, il est dit que les jouets constituaient *une ligne de front* contre l'irreprésentable (1989:123).

Dans le récit<sup>6</sup>, le nom est mis en valeur comme ce qui structure le monde, les identités, les status et le rapport entre les sexes. Retrouver le nom perdu c'est sauver non seulement le sujet mais le couple d'une perte irrémédiable, i.e., de l'enfer incarné par Heidebic de Hel. D'où la nécessité impérieuse de garder la mémoire du nom, *le souvenir du Nom du Seigneur* (p.52) comme un axe autour duquel s'organise la vie sociale au moyen de l'articulation des relations conjugales et familiales et de la succession des générations (p.52)<sup>7</sup>. Autrement dit, le Nom est ce qui assure la consistance de l'ordre symbolique, en lui procurant un fondement religieux : *Nous vous en prions, Seigneur, faites que ce cierge, consacré au souvenir de votre Nom, brûle sans s'éteindre, pour dissiper l'obscurité de cette nuit* (p.52). Lui-même symbole de l'ordre symbolique, ou de sa loi, le Nom est la défense du sujet, ce qui structure son identité dans la bonne distance à autrui et le tient à l'écart de l'enfer, ce qui rassure et apaise.

### 3. Abandon au vide et immanence vitale

Dans le traité, l'enfer – nom religieux du réel - s'appelle *catastrophe, débâcle, l'implosion du plaisir, l'explosion de l'agressivité* (p.77), *le foyer rayonnant* (p.76), *l'avidité de la vie* (p.106), *le réel* (p.76). En même temps, ce que le traité valorise c'est justement le manque du nom. Certes ce manque doit être lui aussi positivisé, i.e., rempli par le mot finalement retrouvé et le sentiment de soulagement et d'apaisement, de

---

<sup>6</sup> Très succinctement, il s'agit d'une brodeuse, Colbrune, qui aimait un tailleur, Jeûne (l'Ours) et réciproquement. Afin de l'épouser elle devait réussir à broder une ceinture exactement pareille à celle que son amoureux avait fabriquée. Incapable de le faire, elle accepte l'aide d'un seigneur. Celui-ci lui donne une ceinture exactement pareille à l'autre et en échange exige qu'elle garde la mémoire de son nom. Si dans un an, elle aura oublié le nom du seigneur, elle sera à lui. Le seigneur s'appelle Heidebic de Hel. La brodeuse et le tailleur se marient mais Colbrune oublie le nom et tombe en dépression. Elle finit par avouer à Jeûne le subterfuge qu'elle avait utilisé pour l'épouser et ce sera à lui de retrouver et garder en mémoire le nom que sa femme demande comme condition pour rester ensemble.

<sup>7</sup> Le Nom est le centre organisateur de la parenté comme matrice de l'ordre social. Le Nom est le garant du bon fonctionnement du logos au sens large de ce qui fait lien (social, sexuel) et par conséquent du bien

satisfaction sexuelle, qui l'accompagne (p.56, 72-3). Mais la retrouvaille est forcément précédée de la perte, de cet accès de *stupor* qui s'empare du sujet sevré du langage, du sujet sans défense face au réel, abandonné au vide (p.93). Il s'agit alors de l'oubli du nom non pas comme une menace (à l'identité, aux liens, aux significations) mais comme source de vie (p.106) qui permet à l'écrivain de ressusciter le mot plus vivant et plus vrai que s'il ne l'avait pas perdu (p.100).

Autant dans le conte que dans l'essai, l'oubli du nom, tout en témoignant de l'inconsistance de l'ordre symbolique, de l'ouverture de trous dans *le tissu du logos* (cf.n.2), affirme implicitement que le langage ne couvre pas tout le réel, ne le subsume pas complètement en réalité, que l'opération de mise en ordre sémantique laisse un reste. Le langage est impuissant à le faire, d'où ses défaillances<sup>8</sup>. Mais là où l'héroïne du récit couvre ce défaut avec le Nom – dont elle garde et transmet le souvenir - et la défense symbolique qu'il assure contre la rupture, la violence, l'entropie, l'épouvante, l'écrivain du traité y plonge:

*Celui qui écrit plonge dans le mot absent pour retrouver quelque chose qui ignore le langage, qui n'est ni bon ni beau, qui terrifie le langage et passionne les jours, qui attaque pour attaquer, qui naît, qui n'est pas dans ce qui est, qui fraie, qui fraie et qui effraie, qui dérange les morts qui sont dans les enfers, qui rompt avec l'ordre qui lui pré-existe, qui rompt avec les vivants qui lui coexistent, qui vit pour vivre.*

*Il rompt avec ce qui est; il aime rompre; il aime haïr le visible. Il se consacre passionnément à ce que tous les autres que lui ignorent de lui. Il se consacre à la chose qui n'est jamais un objet, au livre ouvert comme la bouche est ouverte sur le mot défaillant qu'elle est sur le point de recouvrer, qu'elle va ressusciter plus vivant que si elle l'avait su. (p.100).*

---

fondé du sens : que les noms ou les mots sont dotés de significations et que ces significations peuvent être articulées, échangées, communiquées, partagées. Le nom assure les solidarités.

<sup>8</sup> *Nous ne sommes pas des bêtes qui parlent comme elles voient* (p.57), qu'on est pas dans le langage et dans le monde qu'il ordonne comme un poisson dans l'eau (d'où l'angoisse, le malaise), qu'on est aussi bien sujets au langage qu'à son abandon et cela en raison même de son autonomie: il est un acquis, dit Quignard (*idem*) et, par conséquent, il peut être perdu, ne serait-ce que pour un instant de sidération.

Là où le Nom du Seigneur sauve le contrat matrimonial de la menace de l'enfer en dépliant le voile sémantique qui transforme les choses en objets que l'on peut nommer et communiquer (p.52), dans le traité, l'écrivain fait une descente aux enfers et y retrouve ce dont le nom protège: la chose (à distinguer radicalement de l'objet) qui vit pour vivre, c'est-à-dire, l'immanence vitale résultante de la suspension du symbolique. Bref, l'avidité ou voracité de la vie qui n'est pas autre chose que l'abandon au vide<sup>9</sup>.

#### 4. Mère, jouissance, écriture

Poursuivons notre comparaison entre le conte et le traité. Là où le conte sauve les personnages de l'enfer grâce au nom du seigneur retrouvé – le Nom du Père –, le traité, pour sauver le mot défaillant, jette l'écrivain dans l'enfer où il retrouve la chose grâce à une scène maternelle. En effet, dans le petit récit autofictionnel qui ouvre le traité et qui devient sa scène emblématique, le sujet oublieux n'est plus l'épouse mais la mère du narrateur:

*Nous quittâmes l'Eure et la rive de l'Avre. J'avais deux ans. Nous déménageâmes en Normandie, au Havre. Le port, la ville commençaient à se reconstruire. Nos chambres donnaient sur des ruines sans fin au bout desquelles on percevait la mer.*

*Ma mère se tenait toujours à l'extrémité de la table à manger, le dos à la porte de la cuisine. Brusquement, ma mère nous faisait taire. Son visage se dressait. Son regard s'éloignait de nous, se perdait dans le vague. Sa main s'avancait au-dessus de*

---

<sup>9</sup> On pourrait s'étonner que le réel soit en même temps vide et vie dans la plénitude de son immanence, en toute sa violence. En effet, le réel est vide d'images et de mots, vide des autres et des objets, irréprésentable, et donc chose. La gueule grande ouverte du prédateur affamé est une des figures emblématiques de ce double aspect du réel. De même, les escaliers de Chambord réunissent le vide et la violence de la prédation : à l'intérieur du château, les escaliers en forme hélicoïdale, comme la structure de la molécule de l'ADN, se superposent autour d'un vide central et vertigineux; à l'extérieur, un bois peuplé de rapaces qui dévorent ses proies toutes vivantes (1989:59,366). C'est finalement le vide qui distingue l'immanence vitale animale et l'immanence vitale humaine, la première reliant l'animal à leur milieu environnant, la seconde déliant l'homme de la réalité.

*nous dans le silence. Maman cherchait un mot. Tout s'arrêtait soudain. Plus rien n'existait soudain.*

*Éperdue, lointaine, elle essayait, l'oeil fixé sur rien, étincelant, de faire venir à elle dans le silence le mot qu'elle avait sur le bout de la langue. Nous étions nous-mêmes sur le bord de ses lèvres. Nous étions aux aguets, comme elle. (p.55-6).*

Commençons par remarquer le lieu de bord qu'occupe celle qui a le nom sur le bout de la langue: à l'extrémité (de la table) et sur le seuil (de la porte). Dans le silence produit par le reflux de la langue à son bout, la représentation du monde s'arrête à cette extrémité et finalement s'efface: plus rien n'existait. Suspendus au bord des lèvres de la mère, fascinés, *nous*, parmi lesquels le narrateur, évidemment, sont déconnectés du monde, absents. Absents comme et avec la mère dont *le regard se perdait dans le vague* ou dans le vide, *l'oeil fixé sur rien*. C'est donc dans cette identification sidérée à la mère sidérée, médusée, que le narrateur, alors âgé de deux ans, est sevré du langage et, perdant pied dans la réalité, est abandonné au vide.

Remarquons aussi le cadre ruiné qui entoure la scène de défaillance et de dépossession, comme si à la fixation à et de la face inexpressive de la mère – sa face sans visage (p.84) – correspondait un monde sans configuration ou dont l'articulation sémantique était ruinée. Un monde qui n'est pas la réalité mais plutôt le réel.

Remarquons finalement la posture érecte non seulement du regard fixé à un point vide mais aussi du corps dressé dans son immobilisation. En effet, la désappropriation subjective a une dimension sexuelle que Quignard n'a de cesse de souligner. On lit plus loin dans le traité:

*Cette tête qui se dresse soudain, la contemplation du corps qui cherche à faire revenir le mot perdu, ce regard parti au loin, ce regard impliqué dans la recherche de ce qui ne peut revenir – l'ensemble de cette tête est impérieusement sexuel (p.70)*

Cette posture phallique du corps sevré du langage – cette posture d’index pointant le vide qui évoque celle des statues priapiques du château du marquis de *Frontière* - signifie la nature sexuelle de la désappropriation subjective<sup>10</sup>. La défaillance ou impuissance du langage est la condition de l’érection du silence qui précède l’écriture comme éjaculation: *Écrire, trouver le mot, c’est éjaculer* (p.73).

Déjà le conte, en faisant de l’oubli du nom une menace au lien conjugal, pointait cette nature sexuelle: il y a là, en toute cette affaire, une question de satisfaction. Mais justement, tandis que dans le conte il s’agissait du sexuel en tant qu’il a vocation à faire lien social et à être mis au service de la régulation de l’ordre symbolique qui lui assigne son circuit selon les règles du système de parenté – le sexuel solidaire -, là dans le traité il semble qu’il s’agisse d’un autre sexuel : le sexuel en tant que tel, solitaire, chose sexuelle, qui brise les liens, qui ne trouve pas sa place au sein de l’ordre, qui dérégule et déstructure. On aura alors, côté récit, le sexuel pris dans le réseau symbolique, accédant à la sphère du sens et de la vie collective, et côté traité, le sexuel ou la libido qui reste en-deça de l’articulation signifiante; côté conte, la libido soumise aux valeurs et idéaux sociaux, côté traité, la libido comme ce qui n’est pas sublimable; côté conte, la libido circulant et irrigant les rapports humains selon la loi, côté traité, la libido figée, bloquée, massive, immobilisant et pétrifiant le corps, l’arrachant au monde et à la vie. C’est pourquoi *la mère n’était plus mobile. La non-vie l’avait envahie* (p.83-4). C’est pourquoi sa posture érecte correspond exactement à celle que Quignard désigne ailleurs comme l’instant de mort.

---

<sup>10</sup> Il ne s’agit pas de la mère phallique, pourvue d’un phallus, mais de la mère-phallus: la mère est le phallus, son être est phallique. Dans ce cas-ci, le phallus n’est pas “copule logique”, signifiant privilégié de la marque où la part du logos se conjoint à l’avènement du désir” Lacan1966:692), mais juste l’index de la Chose comme jouissance hors symbolique. Si, d’un côté, le Nom du Père, dans la mesure où il opère l’accès de la sexualité à la sphère du sens et du social, est le signifiant de la conjonction phallique entre le sexuel et le symbolique, de l’autre, le phallus-index-de-la-Chose indique la disjonction du sexuel et du symbolique.



On pourrait s'étonner que ce phénomène du nom sur le bout de la langue que Quignard place à l'origine de l'écriture puisse être décrit en même temps comme source de vie et comme mort<sup>11</sup>. En effet, si la source de vie est angoissante, c'est qu'elle est mort. Et elle est mort dans la mesure où la suspension du symbolique qu'est *l'immanence vitale*, ce vivre pour vivre, cette vie non médiatisée par le langage, qui ne se regarde pas vivre, cette vie vorace, hyperesthésique, somatique et non pas sémantique, infernale selon le conte, ne peut être dégustée ou dé-goûtée - puisqu'il ne s'agit pas d'un plaisir mais d'un au-delà du plaisir - que sur le bout de la langue, ce bord où le sujet est à pic, suspendu à l'abyme, au trou du réel dans le symbolique. C'est l'instant de mort, notion qui semble s'inspirer de la notion freudo-lacanienne de pulsion de mort<sup>12</sup>. C'est pourquoi celui ou celle qui oublie le nom éprouve une jouissance malade, pathique, pas communicable, qui ne fait pas rapport. Cette jouissance trouve un correspondant, au niveau de l'écriture, dans la notion de lettre: la *littera* est la substance pathique du langage (1995:64), la chose qui se tait dans le langage ou sur son bord, ce qui dans le langage n'est pas parole à échanger, ce qui ne rentre pas dans le circuit de la communication et de la vie avec l'autre<sup>13</sup>. D'où chez Quignard la valorisation de la rupture, de la déliaison – *l'écrivain aime rompre* -, et la pratique d'une écriture de la disjonction et de la rupture, caractérisée par l'asyndète (Déguy2000:228-9) et les formes dérégées ou déliées du récit (Blanckman2000:157,164)

<sup>11</sup> Il ne s'agit pas de la mort biologique mais de la mort pour un instant, l'instant du flash photographique.

<sup>12</sup> D'ailleurs la notion de réel comme antinomique de la réalité et du sens, son association avec le vide, la chose, la mère (non pas une mère phallique, pourvue de phallus, mais une mère-phallus), la jouissance (en tant que cette part de libido qui entrave ou rompt les liens symboliques) et la pulsion de mort (qui correspond à la désappropriation subjective comme auto-destruction de l'identité subjective) ne peuvent pas laisser de convoquer Lacan et les développements de sa notion de réel, et surtout le *Séminaire VII*. L'affinité entre les réels quignardien et lacanien a été noté par Jacqueline Risset: tous les deux sont refus du langage (Risset2000:107), tous les deux sont aniconiques et asémiques. Je crois pourtant qu'il faut préciser une divergence essentielle: c'est que le réel quignardien fait partie d'une problématique de l'origine du langage et de son strate biologique et zoologique, vue dans une perspective naturaliste que Lacan refuse explicitement.

<sup>13</sup> Dans *Lituraterre*, Lacan définit la lettre comme bord du trou dans le savoir, ce qui semble impliquer que la lettre est ce qui met en impasse la dynamique de la production et l'articulation du sens. Comme le

## 5. Les seigneurs du conte et du traité

L'organisation du *NBL* en deux volets paraît signifier deux modalités différentes d'avoir à faire au nom: l'une, représentée par le conte, est celle des sociétés de tradition orale (l'action se passe *au temps où plus personne (...) ne savait ni lire ni écrire* et le conte s'achève sur cette phrase: *et ma voix pour le dire*), à consistance religieuse; l'autre, représentée par le traité, genre indécidable, participant en même temps de l'essai – genre inconsistant (fragmentaire, inachevé hypothétique) – et du récit transpersonnel, est celle des sociétés modernes et post-modernes fortement textualisées, à faible cohésion sociale, en crise de sens et d'identité. Les deux volets traitent le même problème – l'oubli du nom – à partir de perspectives différentes, l'une centrée sur le mythe, ou le verbe, l'autre sur le texte, ou la lettre (1998:222), lesquelles sont pour Quignard disjointes et divergentes<sup>14</sup>. *Ce que le langage oral ne peut dire, tel est le sujet de la littérature* (1998:222). On peut en conclure qu'à la parole correspond le Nom du Père et à la littérature correspond la Mère mutique, dépourvue du nom. Le *NBL* trouve une affinité entre l'être-chose de la mère et l'être de lettre de la littérature.

---

dit Vladimir Safatle dans son séminaire sur Lacan au Collège de Philosophie, *la lettre formalise une limite au langage de la communication publique*.

<sup>14</sup> Aussi, conte et traité obéissent à des lois différentes. Dans le premier, le Nom du Seigneur est la loi. Il tient le couple ensemble, l'investit de sens, lui reconnaît un statut social et surtout il a un effet apaisant car il protège du réel (l'enfer). Dans le second, l'érection du visage maternel sevré du langage est, pour l'écrivain, une loi (p.101). Cette loi, ou cet impératif, est le devoir d'écrire, une sorte de compulsion à écrire pour le Jour du jugement (p.104). Aussi, le Seigneur du Nom et de la pacification de l'angoisse du conte est-il remplacé par le Seigneur du Jugement final avec son entourage de vengeance, colère, violence, feu, épouvante, stupeur.

## Bibliographie

- Blanckman, B. (2000), *Les récits indécidables: Jean Echenoz, Hervé Guibert, Pascal Quignard*, Villeneuve d'Ascq, Presses Universitaires du Septentrion
- Déguy, M. (2000), "L'écriture sidérante", *Revue des Sciences Humaines/Pascal Quignard*, 260, 217-35
- Lacan, J. (1986), *Le Séminaire VII. L'éthique de la psychanalyse*, Paris, Seuil
- Quignard, P. (1979) *Carus*, Paris, Gallimard/Folio
- Quignard, P. (1989) *Les escaliers de Chambord*, Paris, Gallimard/Folio
- Quignard, P. (1990) *Petits Traités I*, Paris, Gallimard/Folio
- Quignard, P. (1990a) *Petits Traités II*, Paris, Gallimard/Folio
- Quignard, P. (1992) *La frontière*, Paris, Gallimard/Folio
- Quignard, P. (1993) *Le nom sur le bout de la langue*, Paris, Gallimard/Folio
- Quignard, P. (1994) *Le sexe et l'effroi*, Paris, Gallimard/Folio
- Quignard, P. (1995) *Rhétorique Spéculative*, Paris, Calmann-Levy
- Quignard, P. (1998) *Vie secrète*, Paris, Gallimard/Folio
- Risset, J. (2000) "Ce qui interrompt le langage" in Marchetti, A., dir., *Pascal Quignard. La mise au silence*, Seyssel, Champ Vallon, p. 103-108

